

Portraits de personnages dans la nuit

[...]

La Mère voit Lili comme une enfant qui refuse de grandir. Le « jour » où la pièce commence, Lili s'est blessée ou a été blessée. La Mère ne cherche pas à savoir comment elle s'est blessée ou qui l'aurait blessée et, dans un premier temps, elle ne cherche même pas à la consoler ou à la soigner. Ce « jour-là » la Mère ne voit qu'une seule chose : sa fille est blessée parce qu'elle refuse de grandir. La Mère décrit et explique la vision qu'elle a du monde et de la façon dont on peut y vivre. Pour elle, les humains ne peuvent pas survivre dans le monde s'ils n'acceptent pas de se plier aux règles auxquelles elle-même s'est soumise. C'est ce qu'elle pourrait appeler : devenir adulte. Comme Lili refuse de se plier à ces règles, elle ne pourra pas survivre. On pourrait croire que la Mère reste indifférente devant la souffrance de sa fille. C'est tout le contraire. Comme toute mère, elle souffre dans sa chair de la souffrance de sa fille. La blessure du moment, la souffrance présente de sa fille, lui font souffrir tout ce qu'elle a dû endurer, elle, pour devenir adulte, survivre et élever ses enfants. Une souffrance qu'elle a peut-être cherché à leur épargner et dont elle voit ce « jour-là » le terrible résultat : sa fille va mourir sans avoir grandi, mourir de ne pas avoir grandi. Elle ne survivra pas à son enfance. La blessure de la fille réveille la blessure de la Mère. Elle se souvient qu'elle a dû étouffer l'enfant qui vivait en elle. Elle s'est levée ce « jour-là » comme tous les jours. Elle a retroussé sa chemise de nuit, l'a nouée autour de sa taille. Une cuvette et un morceau de savon. Elle s'est lavée. Un bout de miroir devant elle. Elle s'est à peine vue dedans. Quelqu'un qu'on croise dans la rue. Aucune raison de lui faire signe. Il fallait ce matin se lever comme tous les jours et s'occuper d'aller jusqu'au soir avec sa progéniture. Elle habite un coin de rue abandonnée. Tout ce qui reste d'un village sur une hauteur à quelques kilomètres de la ville. Leur coin de rue est pauvre et sale. Elle vit là depuis des années. Elle se demande pourquoi elle a toujours refusé d'aller en ville. C'est un refus très fort. Ce refus a fait d'elle ce qu'elle est : une femme de cinquante ans qui ne se regarde plus dans la glace. Son malheur est de n'être pas descendue en ville. Mais elle doit savoir que son refus et son malheur sont la seule dignité qui lui reste. Le seul moyen qu'elle a trouvé pour rester humaine. Elle a fait la lessive. Derrière le mur elle a étendu le linge. Maintenant elle doit éplucher les quelques pommes de terre que Tony a rapportées. Elle sort. Lili rampe par terre en gémissant. La Mère essaie de devenir dure comme de la pierre mais son cœur bondit dans sa poitrine. Elle rentre. Elle est blessée. C'est elle qui a reçu les coups. On vit comme on vit tous les jours et soudain ce qui vous blesse, la blessure infligée par la vie se rouvre brutalement. Sa fille est sa blessure. Elle ne peut plus supporter de la voir comme ça. Être ce qu'elle est là où elle est, avec eux dans ce coin de rue c'est comme leur refuser à eux le droit d'exister. On ne peut pas vivre comme ça. Elle essaie de dire à Lili qu'on ne peut pas vivre comme ça. Mais combien de fois le lui a-t-elle déjà dit ? Combien de fois sans qu'elle écoute, sans qu'elle comprenne ?

L'enfance doit-elle mourir pour que nous puissions survivre ? Cette question est au centre de la pièce. La pièce expose la question et la développe. La situation peut se définir par la position que chaque personnage occupe par rapport à cette question. Chaque personnage est donc un archétype qui représente un état particulier de la situation. On pourrait dire aussi qu'il représente une vision du monde — la façon dont le personnage voit le monde en fonction de la réponse qu'il se donne à la question au moment où il se confronte à la situation. La Mère représente donc la ou les femmes qui auraient éprouvé la nécessité (absolue) d'étouffer leur enfance au nom de la vie (les enfants). Pour elle, il n'y avait pas d'autre issue. Mais ce sacrifice a été douloureux. Cela ne lui a pas semblé naturel. Elle ne peut pas imaginer un accès au monde sans ce passage par le sacrifice mais elle en a souffert et elle en souffre encore. Et, peut-être inconsciemment, a-t-elle cherché à tout faire pour que ses enfants n'aient pas à l'accomplir. Schématiquement on pourrait dire : elle a toutes les raisons — et c'est la raison elle-même qui lui dicte toutes les raisons — de croire que les humains doivent sacrifier leur enfance. Elle doit même penser que c'est justement cela être humain. Mais il y a en elle, sans doute dans son corps, une protestation (une souffrance). Son corps ne s'est pas asservi aux tâches de la survie aussi volontiers qu'elle pourrait le prétendre. Et peut-être s'est-elle tenue à l'écart de la ville, parce que son corps ne pouvait plus y respirer. [...]

Juin 1999
Texte inédit